

**LA VANITÉ
MORTIFIÉE**

OPUSCULE DRAMATIQUE

SACY, Claude-Louis-Michel de

1778

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Novembre 2016

**LA VANITÉ
MORTIFIÉE**

OPUSCULE DRAMATIQUE

De SACY, Claude-Louis-Michel
de

À PARIS, Chez DEMONVILLE. Imprimeur-Librairie de
l'Académie Française, rue Saint-Severin, aux Armes de Dombes.

M. DCC LXXVIII. Avec Approbation et Privilège du Roi.

PERSONNAGES

MONSIEUR BALLOT, négociant.

MONSIEUR RONDEAU, fils de Monsieur Ballot.

MONSIEUR TRIOLLET, ami de Monsieur Rondeau.

MARTIN.

La scène est à Paris.

Nota : Édition tirée de Claude-Louis-Michel de Sacy, La Vanité mortifiée, opuscule dramatique, dans Opuscules dramatiques, ou Nouveaux amusements de campagne, tome premier, Paris, Chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie française, 1778, p. 111-130.

SCÈNE PREMIÈRE.

**MONSIEUR RONDEAU, seul dans son Cabinet,
auprès de son secrétaire.**

Chapelain, Jean (1595-1674) : poète et académicien. Il a écrit un poème épique "La pucelle" qui, moqué par Boileau (entre autres), ruina sa réputation.

La voilà donc enfin copiée cette maudite épître à Cloris. J'en fuis quitte : Dieu soit loué ! Mon cher Monsieur Triollet, je me suis bien ennuyé en la copiant, et j'ai dit plus d'une fois comme le fils d'Agrippine : je voudrais ne savoir point écrire. Je ne crois pas que, depuis Chapelain, on ait fait des vers plus prosaïques, plus durs, plus pesants que les vôtres. Vous êtes bien impitoyable ! Vous n'épargnez guères les oreilles de vos amis. Les éloges que vous donnez à votre Cloris sont d'une fadeur ! Il faut pourtant que j'encense ce rimeur ennuyeux, que je le flatte, que je trouve dans ses vers le naturel de la Fontaine, l'harmonie de Racine, l'exactitude de Boileau. Sans cela il ne m'aiderait pas à tromper mon père, qui s'oppose à mon goût pour les Lettres. Qu'ils sont gênants ces pères ! Pourquoi suis-je né fils d'un négociant ? Il veut que je fasse fortune : la fortune est bien digne de moi ! Du pain et de la gloire, voilà ce qu'il faut à un Homme de génie.

SCÈNE II.

Monsieur Rondeau, Monsieur Triollet.

MONSIEUR TRIOLLET.

Eh bien, mon épître est-elle copiée ?

MONSIEUR RONDEAU.

Oui, mon ami.

MONSIEUR TRIOLLET.

Et que penses-tu de cet ouvrage ?

MONSIEUR RONDEAU.

Que jamais jolie femme n'a été louée d'une manière plus délicate.

MONSIEUR TRIOLLET.

Le ton en est-il assez léger ?

MONSIEUR RONDEAU.

Le plus léger du monde.

MONSIEUR TRIOLLET.

Le coloris en est-il frais ?

MONSIEUR RONDEAU.

D'une fraîcheur inimitable

MONSIEUR TRIOLLET.

Et les rimes font heureuses ?

MONSIEUR RONDEAU.

Il n'y a que toi qui puisses en trouver de si riches. On pourrait te dire comme à Molière ; Enseignez-nous où vous trouvez la rime.

À part.

Et tu pourrais répondre : « Dans Richelet ».

MONSIEUR TRIOLLET.

Je suis peut-être un peu trop prévenu en ma faveur ? Sois sévère et vrai. Tu fais qu'une critique honnête me plaît davantage qu'un éloge outré. Ne trouves-tu point de défauts dans ma pièce ?

Richelet, Pierre (1631-1698) :
Grammairien, auteur, entre autres,
d'un "Dictionnaire français paru à
Genève en 1680 et d'un "Versification
française" en 1671.

MONSIEUR RONDEAU.

Aucun, mon ami, aucun : c'est un Ouvrage parfait.

MONSIEUR TRIOLLET.

Tu me charmes : je fais combien tu es difficile ; et quand on a ton suffrage, on peut s'en promettre d'autres. Mais toi mon cher, que fais-tu maintenant ?

MONSIEUR RONDEAU.

Rien : un poème épique.

MONSIEUR TRIOLLET.

Un poème épique ! Tu ne m'avais pas encore fait cette confidence ! Tu es un peu mystérieux : un poème épique ! Et cet ouvrage est-il bien avancé ?

MONSIEUR RONDEAU.

Non, je n'ai encore fait que six chants.

MONSIEUR TRIOLLET.

Et puis-je te demander quel sujet tu as choisi ?

MONSIEUR RONDEAU.

Ma foi, je serais fort embarrassé pour te le dire : car je ne le sais pas moi-même.

MONSIEUR TRIOLLET.

Comment !

MONSIEUR RONDEAU.

Non, te dis-je, je ne suis point encore décidé sur le choix du sujet.

MONSIEUR TRIOLLET.

Et tu as déjà fait six chants !

MONSIEUR RONDEAU.

Sans doute.

MONSIEUR TRIOLLET.

Mais comment est-il possible de composer un poème sur un sujet indéterminé ?

MONSIEUR RONDEAU.

On voit bien, mon ami, que tu ne t'es point encore exercé dans le genre de l'épopée. Ce genre sublime ne t'est pas connu. Pour moi, je ne choisirai le sujet que lorsque le dernier vers fera fait. En attendant, je fais six tableaux de bataille, les portraits des Généraux, leurs caractères, la description de leur armure, une peinture affreuse de l'enfer, une tempête, un sacrifice, une intrigue amoureuse, des obstacles à vaincre, des reconnaissances inattendues, de grands crimes, de grandes vertus ; tout cela ne peut-il pas s'appliquer à tous les héros du monde ? Qu'importe que le mien s'appelle Gustave, Louis, Charles, ou Guillaume ? Dans quelque pays que je le prenne, il aura fait la guerre, il aura été amoureux : il ne m'en faut pas davantage ; tous les héros se ressemblent. Si jamais je fais des tragédies, je suivrai la même méthode. J'appellerai d'abord mes personnages A et B ; et je ne leur choisirai des noms dans l'histoire ou dans la fable, qu'après avoir donné au Prince A et à la Princesse B le dernier coup de poignard. On a vu des auteurs tragiques se disputer le même sujet. Quelle folie ! L'un des deux n'avait qu'à changer les noms de ses héros, et tout était pacifié.

MONSIEUR TRIOLLET.

Il est bien des gens à qui cette voie d'accommodement ne plairait pas.

MONSIEUR RONDEAU, avec enthousiasme.

Oh ! Si je n'étais pas gêné par la tyrannique avidité de mon père, s'il ne me forçait pas à délaisser les Muses pour caresser la fortune, comme les vers couleraient sous ma plume ! Combien de chefs-d'oeuvres volés à mon siècle par l'ambition de cet homme impérieux ! Sans lui, le recueil de mes oeuvres ornerait déjà les bibliothèques ; sans lui, j'aurais déjà vingt fois entendu le parterre crier : l'Auteur, l'Auteur ; sans lui, les couronnes académiques seraient entassées sur mon front. Ô mon ami, conçois-tu une jouissance pareille à celle-là ? Qu'est-ce que les richesses, qu'est-ce que le luxe ; qu'est-ce que les faveurs des Grands, celles même des Belles, comparées à la gloire d'un auteur chéri de son siècle ? Toi, orphelin dès l'enfance, mais libre dans cet abandon, sans autres parents que les neuf Soeurs, sans autres biens que le premier nécessaire, sans autre luxe que ta bibliothèque, conçois-tu le prix de ton état ? Ah ! Que je donnerais volontiers cette riche succession que l'on m'envie, pour ton heureuse médiocrité ! Et mon père veut qu'occupé à chiffrer, j'aie m'ensevelir dans la poussière d'un bureau.

Citation de Jean Racine, Iphigénie,
vers 255-256.
Et toujours de la gloire évitant le
sentier,
Ne laisser aucun nom, et mourir tout
entier !

MONSIEUR TRIOLLET.

Non, tu ne mourras point tout entier ; et tant que je le pourrai, je t'aiderai à tromper Monsieur Ballot, et à donner à l'étude tes moments qu'il destine au commerce.

MONSIEUR RONDEAU.

C'est un service que je n'oublierai jamais... Mais dis-moi, mon père ne soupçonne-t-il pas que toi-même en secret tu cultives les Lettres ? S'il venait à le découvrir, tu perdrais sa confiance, et moi les doux moments que tu me procures.

MONSIEUR TRIOLLET.

Ton père ne soupçonne rien ; il me regarde comme le plus grand ennemi de la profession d'Homme de Lettres... Mais il me semble que je l'entends.

MONSIEUR RONDEAU.

C'est lui-même... Et j'ai oublié cette maudite lettre de change dont je devais aller recevoir le montant. Le montant ! Comme ce mot est dur et ignoble ! Le montant ! J'aimerais mieux, si j'étais libre, perdre le montant de la lettre de change, que d'entendre prononcer vingt fois par jour un mot si barbare : cependant il faut obéir, et j'y cours.

MONSIEUR TRIOLLET.

Et mon épître à Cloris ?

MONSIEUR RONDEAU.

Elle est dans mon secrétaire : j'y laisse la clef, et je m'enfuis par cette porte dérobée.

SCENE III.

Monsieur Ballot, Monsieur Triollet.

MONSIEUR BALLOT.

Ah ! Vous voilà, Monsieur ! Je suis charmé de vous trouver dans le cabinet de mon fils. Du moins il n'osera pas, sous vos yeux, se livrer à sa folle passion pour la poésie.

MONSIEUR TRIOLLET.

J'ai bien de la peine à le retenir ; mais j'espère en venir à bout. J'ai déjà fait quelques progrès dans son esprit ; je lui ai peint la profession d'Homme de Lettres avec des couleurs si odieuses, que je crois qu'il ne fera pas tenté de l'embrasser.

MONSIEUR BALLOT.

Jugez, Monsieur, quel serait mon chagrin, si, avant de terminer ma laborieuse vie, j'étais forcé de croire que des biens qui m'ont coûté tant de travaux, de voyages et de veilles, seront un jour dissipés par la négligence d'un Homme de Lettres insoucieux, par sa complaisance pour des flatteurs à gages, ou prodigués à des misérables, qui, payés pour applaudir de mauvaises Tragédies, vont, munis d'un billet, mentir à s'ennuyer dans un parterre pour vingt fols.

MONSIEUR TRIOLLET.

C'est ce que je lui répète tous les jours.

MONSIEUR BALLOT.

N'oubliez rien de ce qui peut l'effrayer à l'entrée de cette carrière ; l'incertitude du succès, les chagrins dont il est la source, lors même qu'il est décidé ; la malignité du public qui se fait un plaisir d'une chute ; la rage des envieux qui insultent celui qui réussit, et foulent aux pieds celui qui succombe ; les brigues, les cabales, les satyres, mille dégoûts réels, qui font payer bien cher quelques faux plaisirs.

MONSIEUR TRIOLLET.

Je lui en parlais encore , il n'y a qu'un instant, et il en paraissait touché.

MONSIEUR BALLOT.

Je vous crois. Cependant je ne sais s'il ne nous trompe pas tous deux, et s'il n'a pas de temps en temps quelques accès de fièvre poétique. Je le vois rêver souvent, et je ne pense pas qu'il rêve à des spéculations de commerce. Épiez-le, je vous prie ; tâchez de savoir s'il n'a pas encore quelque ouvrage sur le métier, et rendez-m'en compte...

Mais j'aperçois sa clef à son secrétaire ; il nous est aisé de lever tous nos doutes en feuilletant ses papiers : ouvrons.

MONSIEUR TRIOLLET, à part.

Ah ! Dieux ! Il va trouver mon épître à Cloris. Il la croira de son fils ; elle est copiée de sa main. Quoiqu'il en dise , son amour propre sera flatté que son fils ait fait un pareil ouvrage ; il la répandra dans le monde sous son nom, et moi j'en perdrai la gloire... Allons, c'est un sacrifice qu'il faut faire à l'amitié... Sic vos non vobis...

Sic vos non vobis : proverbe latin ;
Ainsi vous travaillez et ce n'est pas vous.

MONSIEUR BALLOT.

Je vous le disais bien : malgré vos sages conseils, sa maladie l'a repris. Voici encore de ses OÈuvres. Voyons du moins si, au ridicule d'écrire , il n'ajoute pas celui d'écrire mal. Lisons : Épître à Cloris.

Attrayante Cloris, dont les charmants appas . . .

Le beau début !

D'un ton ironique.

Voilà un vers bien fait !

MONSIEUR TRIOLLET.

Je pense comme vous. Ce vers a le double mérite d'être harmonieux, et de dire beaucoup de choses en peu de mots.

MONSIEUR BALLOT.

Parlez-vous sérieusement ?

MONSIEUR TRIOLLET.

Sans doute : si Monsieur votre fils était ici, je me garderais bien de louer ses vers de peur de l'encourager à en faire ; mais en son absence, je puis dire mon avis.

MONSIEUR BALLOT.

Et vous ne trouvez pas ce vers-là détestable ?

MONSIEUR TRIOLLET.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

MONSIEUR BALLOT.

Vous ne voyez pas que charmants appas, attrayante, sont des pléonasmes ?

MONSIEUR TRIOLLET.

Quand on est bien pénétré de son sujet, on revient souvent sur la même idée, et cette répétition qui vous choque est un art du poète.

MONSIEUR BALLOT.

En vérité, vous ne seriez pas plus indulgent pour ce vers-là, quand vous l'auriez fait vous-même. Heureusement vous êtes trop sage pour en faire : vous ne savez pas même les juger, et je vous en loue. Mais croyez sur ma parole, que c'est un des vers les plus plats qu'on ait jamais faits. Poursuivons.

5 ... Dont les charmants appas,
 Plus brillants que le jour , et plus beaux que l'aurore . : ;

Quel galimatias ! Et ferez-vous encore partisan de ce vers-là ?

MONSIEUR TRIOLLET.

Il me paraît un peu meilleur que le premier.

MONSIEUR BALLOT.

Un peu meilleur ? Vous avez du goût. Moi je vous soutiens qu'il est encore plus mauvais ; et c'est pour composer de pareilles sottises, que mon fils abandonne le soin de mes affaires ! Continuons :

 ... Et plus beau que l'aurore ,
 Font le tendre bonheur d'un coeur qui vous adore ..

Un tendre bonheur ! Comment trouvez-vous cette expression ?

MONSIEUR TRIOLLET.

Assez bien choisie.

MONSIEUR BALLOT.

Assez bien choisie ? Mon cher Monsieur ; vous n'êtes pas plus fait pour juger des vers, que mon fils pour en composer. Lisons encore, s'il est possible.

Il lit.

Que ne puis-je à Paphos vous suivre pas à pas !

Oh ! Parbleu, il y a de quoi rire : riez-en donc.

MONSIEUR TRIOLLET.

Et de quoi ?

MONSIEUR BALLOT.

De cette ridicule cacophonie. Paphos, pas à pas, vous n'en riez point ?

MONSIEUR TRIOLLET, d'un ton piqué.

Monsieur, je ne me connais point en poésie ; je ne suis pas fait pour en juger.

MONSIEUR BALLOT.

Ma foi, au ton que vous prenez, si je ne vous connaissais pas, je croirais que vous êtes l'auteur de cette pièce. Il faut convenir qu'elle est d'un mauvais précieux et fini.

MONSIEUR TRIOLLET.

Peut être la suite vous plaira-t-elle davantage. Poursuivez.

MONSIEUR BALLOT.

Je n'en ai pas le courage.

MONSIEUR TRIOLLET.

Il est vrai qu'on aurait pu faire mieux.

MONSIEUR BALLOT.

Oui : mais je défie qu'on fasse plus mal. Et j'ai pu mettre au monde un fils assez sot pour composer un tel fatras ! Et ce frénétique abandonne le soin de sa fortune pour se faire siffler dans tout Paris ! Je vais le trouver ; je vais... : mais non... ma colère m'emporterait peut-être trop loin. Monsieur, allez-y vous-même ; dites-lui, mais dites-lui d'un ton bien ferme, que cette misérable pièce prouve qu'il est né sans talent pour la poésie ; qu'en croyant courir à la gloire, il va droit au ridicule et à la honte ; que lorsqu'on a fait de si méchants vers, on est, toute sa vie, incapable d'en faire de bons ; que sa manie ne trouve donc plus d'excuse dans l'espoir du succès ; qu'il vaut mieux être bon négociant que poète détestable. Allez, mon ami , persuadez-lui bien tout ce que je vous dis, ramenez- le aux affaires, rendez-moi le : j'attends ce service de votre amitié. Me le rendrez-vous ?... Surtout prenez bien garde qu'un mauvais ouvrage voie le jour. Jetez le au feu. Prenez soin de la réputation de mon fils, quoiqu'il ne mérite pas tant d'égards... Mais non : je change de dessein ; il faut que cet ouvrage paraisse au grand jour, il le faut.

SCÈNE IV.

Monsieur Ballot, Monsieur Rondeau, Monsieur Triollet.

MONSIEUR BALLOT.

Ah ! Te voilà, poète sublime ! Homme de génie ! Favori d'Apollon ! Nous avons lu de tes OEuvres : l'Épître à Cloris.

MONSIEUR RONDEAU, à part.

Ah ! Bon Dieu ! Il va croire que je suis l'auteur de cette platITUDE !

MONSIEUR BALLOT.

Tout le Public pourra bien te siffler ; mais du moins tu trouveras un admirateur dans Monsieur Triollet.

MONSIEUR RONDEAU.

Mon père, il est vrai que cette pièce est le plus faible de mes ouvrages.

MONSIEUR TRIOLLET.

Le plus faible de vos ouvrages ?

MONSIEUR RONDEAU.

Mais je n'y ai point mis la dernière main, et mon dessein n'était pas de le donner au public.

MONSIEUR TRIOLLET.

Vous avez eu tort sans doute de faire des vers malgré la défense de Monsieur votre père : mais je pense que si cet ouvrage paraissait, il ne pourrait que vous faire honneur.

MONSIEUR BALLOT.

Oh ! Je lui promets que ses vers paraîtront.

MONSIEUR RONDEAU.

Mon père, je vous en conjure...

MONSIEUR BALLOT.

Non, non : ils paraîtront, te dis-je. Hola ! Martin.

SCÈNE V.

**Monsieur Ballot, Monsieur Rondeau,
Monsieur Triollet, Martin.**

MARTIN.

Que souhaitez-vous, Monsieur ?

MONSIEUR BALLOT.

Cours chez mon marchand de papier, dis-lui qu'il fasse porter six rames de papier chez Monsieur de la Caze, Imprimeur.

MONSIEUR RONDEAU.

Eh quoi, mon père, vous voudriez m'exposer ?...

MONSIEUR BALLOT, à Martin.

De là tu iras chez ce Monsieur de la Caze : tu lui diras que je le prie de m'attendre que je veux occuper sa presse.

MARTIN.

J'y cours.

SCÈNE VI.

**Monsieur Ballot, Monsieur Rondeau,
Monsieur Triollet.**

MONSIEUR RONDEAU.

Mon père, puis-je au moins espérer que vous n'y mettez pas mon nom ?

MONSIEUR BALLOT.

Il y sera en gros caractères. Je paierai les frais de l'impression ; je serai tirer quatre mille exemplaires ; le ridicule de l'ouvrage les fera vendre. J'irai moi-même chez tous les journalistes ; j'espère que leur juste censure et les huées du public te corrigeront de ta funeste manie.

MONSIEUR RONDEAU.

Ah ! De grâce , ne me faites pas cet affront.

MONSIEUR BALLOT.

Non ; je suis inexorable, parce que je t'aime. C'est d'un moment de honte salulaire, que j'attends-le changement que je désire en toi.

MONSIEUR RONDEAU.

Eh bien, puisque rien ne peut vous fléchir, puisque vous voulez me couvrir d'ignominie, je vais tout découvrir. Ces vers ne sont point de moi. Monsieur en est l'auteur ; je n'ai fait que les copier.

MONSIEUR BALLOT, à Monsieur Triollet.

Quoi ! Monsieur, vous vous avisez aussi d'être poète, et de faire des vers si détestables ?

MONSIEUR TRIOLLET, en s'en allant.

Oui, l'amour a pu m'en inspirer de faibles. Mais la vengeance m'en dictera de meilleurs, et vous en conviendrez l'un et l'autre.

MONSIEUR BALLOT, à part.

Au fond, je suis fâché que cette pièce ne soit pas de mon fils : un peu de ridicule l'aurait corrigé peut-être. Mais s'il a quelque succès, le mal est sans remède.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].